Comment on confectionne

UN ARTISTE.

C'était en 1858 ou 59. Il y avait alors, à New York, une admirable compagnie d'opéra, composée de l'élite des Italiens et du Grand Opéra de Paris. L'étoile de la troupe était Mme de Lagrange, la plus grande célébrité de ce temps. On jouait, ce soir-là, «Norma», où Mme de Lagrange déployait une virtuosité et un sentiment dramatique très remarquables. C'était son triomphe, comme on disait alors.

Nous assistions à la représentation en compagnie d'un homme intelligent, grand amateur de chant, mais un connaisseur d'un goût un peu douteux. Pendant la représentation, nous remarquions qu'il ne manifestait pas tout l'enthousiasme que devait provoquer ce merveilleux talent, et que nous partagions nous-même.

A la fin, il laissa échapper cette énormité dont nous avons toujours gardé le souvenir: «Oui, c'est superbe, mais.... mais, si on voulait bien....»

Ainsi, cet homme très intelligent, qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup entendu, en était encore à croire que l'on pouvait devenir un grand artiste, chanteur, comédien ou tragédien, presque du jour au lendemain, sans avoir reçu du ciel des dons exceptionnels, sans une prodigieuse culture, sans une somme énorme de travail.

C'est là, du reste, une erreur assez généralement répandue dans le monde. Que de gens, même parmi des amateurs dont on est en droit d'attendre des jugements sains, se trouvent dans le même cas que cet Américain du nord et s'imaginent qu'il suffit d'avoir une belle prestance, une belle voix et beaucoup d'aplomb, pour remuer les masses, se conquérir une grande renommée et faire rapidement fortune!

Eh bien, parlons franchement; l'habitude des planches, l'aplomb, si nécessaires qu'ils soient, deviennent plus nuisibles qu'utiles, quand ils ne reposent pas sur la parfaite conscience d'un savoir et d'un talent réels. Ils ne peuvent que conduire à la défaite et à la ruine; ils ne produisent jamais que des médiocrités irrémédiables.

Quant à la voix, quelles qu'en soient l'ampleur et la beauté, elle ne sert de rien, si elle n'a pas été longuement et intelligemment travaillée; si elle n'est pas, à force d'études, capable de se jouer de toutes les difficultés; si elle n'est pas, à la volonté du chanteur, devenue cent fois plus malléable qu'une cire molle; si, d'ailleurs, elle n'est pas soutenue, dans ses exécutions, par un sentiment profond de la musique, par une compréhension nette et complète des personnages dont elle doit exprimer les idées et les sentiments.

Qu'est-ce que l'art proprement dit? L'expression juste, complète, adéquate, d'une des grandes idées qui peuvent s'agiter dans le cerveau de l'homme, d'un des grands sentiments qui peuvent lui remuer le cœur. Elle doit être tour-à-tour énergique ou douce, terrible ou tendre, terre-à-terre ou sublime, comme ces différentes idées, comme ces différents sentiments, et dans les mêmes proportions qu'eux. Celui qui veut faire œuvre d'art, s'empare d'idées, de sentiments qui ne sont généralement pas de lui. Il se les approprie, il s'en pénètre, il se les assimile, il les fait siens. Puis, il les rend par le geste, par la parole, par le chant, comme il les comprend, comme il les éprouve. S'il les exprime d'une façon adéquate, sans les exagérer, sans les amoindrir, sans les fausser, ce n'est peut-être pas encore le grand artiste; mais il en a évidemment presque toute l'étoffe, presque toutes les qualités.

Nous disons presque toutes les qualités, parce qu'il y en a une qui est la plus indispensable, et qui ne s'est pas encore manifestée —la faculté rare, merveilleuse qu'a l'artiste de communiquer à ses semblables la passion qui le possède, le feu qui l'embrase; de faire vibrer les âmes de son auditoire à l'unisson de son âme. Il se produit alors entre l'artiste et l'auditoire un courant magnétique dont la puissance augmente proportionnellement à la masse des spectateurs. L'auditoire ne s'appartient plus; il est tout entier entre les mains du magnétiseur qui le manie à son gré et peut le porter à des actes héroïques, sublimes; parfois même à des lâchetés et à des bassesses dont, étant de sang-froid, il rougirait.

Les exemples de ce genre fourmillent dans l'histoire de l'art.

C'est cette faculté merveilleuse, presque divine, qui constitue le véritable, le grand artiste.

Malheureusement, elle ne s'acquiert pas par le travail, si intelligent, si opiniâtre qu'il puisse être. C'est un don que le ciel réserve à quelques-uns de ses élus. Et, cependant, phénomène étrange, inexplicable au premier coup d'œil: il ne peut se manifester dans tout son éclat que par une série d'études sérieuses, tenaces, fastidieuses même. C'est ce qui explique la rareté des artistes complets. Bien peu, parmi les mieux doués, ont assez de courage, de patience, de persévérance, pour ne pas s'arrêter en route, ou pour ne pas se laisser détourner du but, par les affolements des premiers succès, par l'appât d'un gain hâtif, mais éphémère.

Mais pourquoi cette nécessité d'un travail pénible, opiniâtre pour la manifestation d'une qualité qui est un véritable don? Puisqu'elle n'est chez l'artiste de race qu'une explosion de l'intelligence ou du cœur, ne devrait-elle pas se produire d'une façon spontanée, instinctive, pour ainsi dire, sans effort, sans préparation pénible? N'y a-t-il pas là une étrange anomalie?

Eh bien, non. Quoi qu'en disent certaines gens, la nature morale, comme la nature physique, est criblée de défauts, de vices, d'infirmités. Le premier devoir de l'homme est de corriger ces défauts et ces vices, de guérir ces infirmités. A vrai dire, il n'a pas d'autre mission sur la terre. Qu'on veuille bien y réfléchir un instant, et l'on verra que ce grand mot de civilisation, que l'on prononce à tout propos et hors de tout propos, n'a pas d'autre sens. C'est le but que poursuivent toutes les religions et tous les systèmes de philosophie.

Il en est de même dans la sphère de l'art. Non seulement les idées et les sentiments que nous tenons de la nature sont défectueux, mais les moyens que nous avons à notre disposition pour les exprimer sont défectueux eux-mêmes. Il faut plaindre les apprentis de l'art qui, se fiant à leurs aptitudes naturelles, se croient dispensés de l'étude. Ils sont condamnés fatalement à une série de chutes qui, après les avoir réduits à une vie de misère devant la rampe, les relègue bientôt, derrière les coulisses aux emplois les plus infimes, pour les conduire finalement à une mort lamentable sur un grabat d'hôpital.

Ils ignorent, les malheureux, que les défectuosités qu'ils tiennent de la nature, grandissent en raison même des brillantes qualités qu'ils en ont reçues, et dans les mêmes proportions. Il se produit alors entre les unes et les autres un contraste choquant qui indispose le public. L'auditoire ne se rend pas compte du sentiment de répulsion qu'il éprouve. Ce sentiment vient tout simplement de ce que nous sommes généralement plus sensibles aux défauts de l'artiste qu'à ses qualités. Donnez-vous la peine d'interroger quelques membres du parterre, après un début. Sur dix spectateurs qui auront été frappés de ce qu'a fait de bien l'acteur ou le chanteur, vous en trouverez vingt, trente, quarante qui vous signaleront ce qu'il a fait de mal.

C'est sur la défectuosité qu'ils ont tout d'abord mis le doigt.

Vous avez dû, bien souvent, au théâtre, voir, sur la scène, côte à côte, deux artistes d'inégale valeur —l'un brillamment doué, ayant, parfois, des mouvements superbes. Vous vous sentez empoigné. Vous allez applaudir; mais survient une maladresse, une faute qui vous choque, un accident que le malheureux n'a su ni pu prévoir ou éviter. Toute illusion tombe; vous haussez les épaules. C'est un artiste de plus à la mer.

L'autre, au contraire, vous fait l'effet d'une médiocrité. Vous trouvez son jeu un peu froid, sa parole un peu terne; mais tout cela est propre, soigné. Chaque geste est à sa place; chaque mot est juste. Il ne vous passionne pas; mais il ne vous déplait pas non plus. Vous l'écoutez avec complaisance, et vous finissez par l'applaudir; il a fait votre conquête. Pourquoi? Il a beaucoup étudié, beaucoup travaillé. Il a eu de bons maîtres et il a su profiter de leurs leçons. Comme on dit en argot de coulisses: il a de l'école. C'est le secret de presque tous les succès.

Voici un jeune artiste qui a le génie du chant, le génie de la déclamation, le génie de la scène. Voyez-le débuter. Il noie ses brillantes qualités dans une foule de défauts qui le rendent la risée du parterre.

Les exemples illustres de ce genre fourmillent dans l'histoire de l'art. Rubini a, certainement, au point de vue du chant proprement dit, été le ténor le plus accompli du siècle. Eh bien, Rubini a passé les premières années de sa vie d'artiste à se faire siffler sur les scènes de deuxième et troisième ordre de l'Italie. Duprez, le grand Duprez, a eu des commencements plus tristes encore. On ne pouvait le supporter à l'Opéra-Comique, même comme doublure. C'est à force de travail qu'il a pu conquérir la grande voix qui a étonné le monde dilettante, durant plusieurs années, et lui a permis de faire une véritable révolution dans le chant.

A proprement parler, l'art n'est que le résultat de la correction, aussi complète, aussi parfaite que possible, des défauts que l'artiste de race a reçus de la nature, en naissant.

Comment parvient-il à les atténuer, tout d'abord, à les faire disparaître, enfin? Par les enseignements des maîtres, par l'emploi des méthodes, des procédés, des moyens plus ou moins artificiels que ces maîtres ont inventés et perfectionnés. Dès son entrée à l'école, on le met en garde contre lui-même, contre ses défauts. Il faut qu'il corrige ses émissions, sa diction, sa façon de phraser, son jeu, ses gestes, jusqu'à sa marche. Il lui faut dépouiller le vieil homme pour devenir un homme nouveau. Mais cette transformation ne se fait pas du jour au lendemain: elle exige bien de l'intelligence, bien du temps, bien de la persévérance. On le fait sortir complètement de la nature pour le faire entrer, des pieds à la tête, dans la méthode. Il ne pense plus, ne sent plus, ne dit plus, ne chante plus naturellement; il pense, il sent, il dit, il chante, il joue méthodiquement.

Il y a progrès énorme chez lui; mais ce n'est pas encore l'artiste, ce n'est qu'un écolier. Tout ce qu'il fait est propre, correct, conforme aux règles. Rien à redire; mais en même temps, cela est guindé, froid comme la méthode, raide comme la règle. Il n'a même plus ses superbes mouvements d'autrefois. La préoccupation du bien faire l'empêche de se livrer, de s'abandonner.

Il a encore un pas à faire pour toucher au but; mais c'est le plus difficile. C'est, pour lui, le passage du Rubicon. Il est sorti de la nature pour entrer dans l'école; il faut qu'il sorte de l'école pour rentrer dans la nature. Toute cette méthode, tous ces procédés, il faut qu'il se les assimile, qu'il s'en nourrisse, qu'il les digère, qu'ils lui passent dans le sang; il faut qu'à force d'habitude, ils deviennent pour lui une seconde nature, de telle sorte qu'il ne puisse plus s'en passer.

Alors l'écolier disparaît peu à peu; la nature, enrichie des procédés qui doublent, décuplent, centuplent sa puissance d'action, reprend par degrés le dessus. A un moment donné, maître absolu de ces procédés, dont l'emploi n'est plus pour lui qu'un jeu; ayant la conscience de la parfaite correction, de la supériorité de ses exécutions, l'artiste peut donner libre carrière à ses élans naturels. Les procédés sont devenus pour lui, comme pour certains acrobates, une sorte de tremplin qui lui permet d'exécuter des bonds prodigieux, de s'élever jusqu'au sublime. L'auditoire ébloui, étourdi, n'y voit que l'explosion spontanée du génie. C'est beaucoup plus que cela, en réalité; c'est le fruit merveilleux de l'exploitation de ce même génie par un travail gigantesque, par l'emploi opiniâtre des procédés de l'école.

Enfin, arrivé à ce degré de puissance, qui le rend maître du public qui fait les recettes, et des directeurs dont il fait la fortune, l'artiste se forme un répertoire, très restreint, des rôles et morceaux qui conviennent le mieux à la nature de son talent. Ces rôles, il les fouille, il les retourne dans tous les sens; il en étudie les moindres détails; il en recherche les effets avec un soin minutieux. Une fois qu'il les a trouvés, il les fixe, il les stéréotype, il en fait de véritables clichés; de telle sorte que chaque mouvement, chaque geste, chaque intonation se produit presqu'instinctivement. Il n'a plus alors à s'en préoccuper; il peut donner libre carrière à tous les mouvements de son âme. Et il arrive ainsi à de véritables miracles d'exécution, avec tant d'aisance apparente et tant de naturel, que le public ne se doute pas et ne peut même pas se douter de la somme énorme de travail qu'ils lui ont coûtée. C'est—pour terminer cet article comme nous l'avons commencé—ce qui explique la réflexion étrange, presque saugrenue, que nous relevions tout à l'heure: «Oui, c'est superbe, mais.... mais si on voulait bien!»

Brigalhères.

(Choses épanses.)

Suite.

Le dîner qui nous attendait fut animé d'une gaîté charmante. On parla un peu de tout, de la France, de l'Espagne, et aussi un peu de politique, mais sur ce terrain là, nos opinions ne s'accordaient pas, car je me trouvais dans une famille sincèrement dévouée à la cause monarchique.

Après le dîner, on me conduisit dans une chambre somptueuse qui m'avait été préparée. Je fus émerveillé du luxe qui m'entourait, et je me dis en moi-même qu'il était bien bon d'être possesseur d'une grande fortune qui permettait, tout en s'entourant d'un pareil bien être, de se rendre utile à ses semblables.

Pendant quelques jours, je menai une vie de far-niente telle que vous pouvez vous l'imaginer. Je vous ferai grâce de la description de la ville. Un air pur, un ciel bleu, une ville toute blanche au dessus de ses remparts rougeâtres, voilà Cadix.

Cependant le Vendredi Saint était arrivé, jour marqué pour la sortie de la procession générale à laquelle avaient préludé, depuis le dimanche de la Passion, quelques processions particulières.

Sur les murs de la ville, s'étalait une grande affiche polychrome qui donnait un avant-goût de cette manifestation religieuse connue sous le nom de *Santo entierro* parce que le cortège accompagne le corps du Sauveur déposé dans un châsse précieuse.

Vers huit heures du soir, nous pénétrions, en fendant la foule, dans une maison des plus hospitalières de la *Calle Ancha*, rue située sur le parcours de la "théorie", et nous nous installions sur un spacieux balcon flanqué de deux *miradores*, où se pressaient, comme sur le balcon lui-même, de nombreux spectateurs, parmi lesquels un groupe de jeunes femmes et de jeunes filles plus séduisantes les unes que les autres.

A nos pieds, cette foule immense et bruyante que nous venions de traverser, non sans peine, ondulait en gais remous, attendant avec impatience l'apparition des premiers luminaires qui ouvrent la marche. Tout à coup, on les voit poindre au bout de la rue: un silence momentané se produit et les accents lointains d'une marche funèbre frappent nos oreilles.

Avançant avec lenteur, s'arrêtant à chaque instant, la tête de colonne met bien une heure à parcourir une centaine de mètres. Enfin elle est sous nos fenêtres. Dans de grandes lanternes de verre, aux formes capricieuses, représentant des tours hexagonales, flanquées de fines tourelles, brûlent de nombreuses bougies, tandis que les pénitents s'avancent, cagoule au front et cierge à la main. Les uns sont vêtus de blanc, les autres de rouge, de noir et de violet, et sont coiffés, soit d'un long entonnoir renversé, soit d'une sorte de capuche ronde avec un large bavolet tombant sur les épaules.

Les prieurs des diverses confréries portent, comme insigne, un mince bâton d'ébène, terminé par quelque symbole religieux, une croix recroisée, les clous, le marteaux, la lance, l'éponge, le monogramme de la Vierge et d'autres encore. Entre toutes ces confréries, il en est une, celle de Nuestro Padre Jesus Nazareno qui fait montre d'un véritable luxe d'accoutrement. Les membres de cette confrérie sont drapés dans une longue robe de satin noir avec ornements de satin violet: sur la poitrine brillent les instruments de la Passion brodés en or: les mains sont couvertes de gants gris perle, et aux souliers sont attachées des boucles d'argent. Un murmure de satisfaction accueille ces pénitents qui étrennent leur costume. Cependant, entre la longue file des pénitents eux-mêmes, des gardes municipaux, des gendarmes, du clergé, des porte-croix et des porte bannières, des musiciens et des orphéonistes s'avancent, les images sacrées portées à bras par de vigoureux gaillards, les uns habillés en pénitents et restés visibles, alors que d'autres, en tenue de travail sont cachés sous les draperies des *posos* comme l'on nomme ici les figures représentant les diverses scènes du drame évangélique et biblique.

Sans parler des bannières ou des étendards, les premières richement brodées, les seconds parfois en argent massif relevé d'or ou de vermeil, voici d'abord venir trois jeunes filles représentant la Foi, l'Espérance et la Charité Toutes les trois sont charmantes, et ce qui ne gâte rien, sont attiffées avec un soin élégant. Elles ont un air recueilli et, pendant de longues heures, tiennent leur rôle avec un scrupule qui ne doit pas être exempt de fatigue. Le bandeau couvrant les yeux de la Foi est transparent, ce qui lui permet de marcher seule: elle tient avec un geste bien étudié le calice d'or, tandis que la Charité a sur l'épaule une grande croix dorée, et que l'Espérance, drapée dans le légendaire manteau vert, s'appuie sur l'ancre traditionnelle. Physionomies, costumes, attributs, tout est gracieux et bien compris, plastiquement parlant. Une force suffisante empêche les spectateurs de serrer de trop près les vertus théologales, derrière lesquelles marchent les cinq grands prophètes ayant en main des cartouches sur lesquelles sont tracées quelques lignes de prophéties. Leur costume n'a rien à voir, sans doute, avec celui des fils d'Israël et est plutôt imité de celui des rois Mages tels qu'on les voit représentés dans les miniatures des missels du moyen âge. Nos cinq personnages portent le turban, la longue tunique et un grand manteau par dessus la tunique. Tous les cinq ont des barbes vénérables, quoique probablement postiches. Pour sa part, le roi David se distingue de ses compagnons grâce à une couronne formant cimier sur le turban.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Américains et Hawaiiens.

Presse Associée.

San Francisco, 10 décembre—Les volontaires de New York qui sont au camp Presidio se préparent à partir pour l'est. Ils sont pourvus de vêtements chauds et comptent quitter le Presidio, au commencement de la semaine prochaine.

Les cars qui doivent les prendre ne sont pas encore arrivés, mais on les attend dimanche. Par conséquent, le départ peut avoir lieu, lundi. On a engagé dans ce but trois trains de touristes.

La grande tente-hôpital a été enlevée et déchirée par un ouragan du nord-est durant la nuit de samedi, mais personne n'a été blessé.

Les officiers du régiment disent qu'ils ont été très bien traités à Honolulu. Il y avait eu une assez vive discussion entre le bureau de santé hawaiien et le colonel Barber. On ne s'entendait pas sur la quantité de désinfectants qu'il fallait employer.

Le capitaine Palmer, de la compagnie, affirme que la population aux îles Hawaii a traité les New-Yorkais comme des amis. Constamment, ils étaient invités dans les maisons particulières.

Le jour d'actions de grâces, la fête donnée au camp a coûté plusieurs milliers de piastres. On a fait servir dans les hôpitaux toutes les douceurs que l'on pouvait se procurer.

Départ du président Iglesias pour la France.

Presse Associée

New York, 10 décembre—M. Rafael Iglesias, président de la république du Costa-Rica, s'est embarqué aujourd'hui pour la France sur le paquebot La Bourgogne, de la Compagnie Générale Transatlantique. Il s'est déclaré très satisfait de l'accueil cordial qui lui a été fait aux Etats Unis.

Je me rends en France, a dit le président Iglesias, et je passerai quelque temps à Paris. J'irai ensuite en Angleterre. Je compte être de retour aux Etats-Unis vers le mois de février. Je visiterai alors le pays, du Maine à la Californie. Le président McKinley m'a traité très gracieusement, et par l'intermédiaire de la presse je lui envoie aujourd'hui mes meilleurs compliments.

C'était la première visite du président Iglesias aux Etats-Unis.

La politesse rapporte un legs de $5.000.

Une jeune fille qui travaille dans un magasin vient d'hériter de $5,000. L'argent lui a été légué par une vieille dame excentrique qui a été traitée avec politesse par la jeune fille lorsqu'elle faisait des achats. La joie de la jeune personne a été aussi grande que sa surprise lorsque l'argent lui a été remis. Surprise et joie seront le partage de bien d'autres personnes, si elles prennent le Hostetter Stomach Bitter lorsqu'elles souffriront de la fièvre malarique et de la déperdition des forces et de l'appétit.... Ce bitter rend fort les faibles, tonifie l'estomac et facilite la digestion. Dans les cas avancés de dyspepsie, les cures qu'il opère sont merveilleuses. C'est un médicament qui flatte le palais. Si vous vous sentez "mal à l'aise" prenez quelques doses du fameux Bitter.

Rencontre entre deux trains de voyageurs.

Presse Associée

Menominee, Michigan, 10 décembre—Deux trains de voyageurs de la ligne de Chicago et Northwestern sont entrés en collision ce matin à huit heures à cent pieds du pont de fer de Menominee.

Le train allant au nord avait deux heures de retard. Il était composé d'un wagon à bagages, de deux wagons ordinaires et de deux sleepers. Il transportait 75 voyageurs.

Les locomotives ont été démolies par le choc.

Plusieurs voyageurs ont été légèrement blessés et quelques femmes se sont évanouies.

H. Farnahan, chauffeur du train allant au nord, a été grièvement blessé.

Killain, mécanicien du train allant au sud, a été sérieusement atteint à la tête.

Les trains allaient à grande vitesse au moment de la collision. Ils ont subi des dommages à peu près égaux.

Les germes de la phtisie sont partout.

Contre eux il n'est qu'un moyen, c'est de les combattre.

Si l'histoire des poumons faibles remonte aux ancêtres, le combat doit être constant et vigoureux.

Vous devez abattre la maladie ou elle vous abattra.

Au premier indice d'une santé chancelante, prenez l'huile de foie de morue, émulsion Scott, avec les Hypophosphites. Elle donne au corps la force de résister aux germes de la consomption.

50 cents et $1.00 dans toutes les pharmacies. SCOTT & BOWNE, chimistes, New York.

Le collège Gordon.

Presse Associée.

Londres, 10 décembre—La reine Victoria a souscrit la somme de 250 livres au fonds du collège érigé en mémoire de Gordon. La souscription est maintenant complète. C'est une affaire qui préoccupe vivement le public: elle a même inspiré des poètes (du crû).

Nouveau règlement du secrétaire Long.

Presse Associée

New York, 10 décembre—Une dépêche de Washington annonce que le secrétaire Long a prohibé toute communication aux gouvernements étrangers sur les affaires maritimes.

D'après un nouveau règlement, les renseignements officiels pour les attachés et autres fonctionnaires étrangers à Washington, leur seront fournis par le bureau de navigation, département des renseignements.

Le nouveau règlement est la conséquence du refus des gouvernements étrangers de donner aux officiers américains les renseignements qu'ils demandaient.

A l'avenir, le secret sera gardé par les Américains, comme il l'est par les étrangers.

L'ouragan en Californie.

Presse Associée.

San Francisco, 10 décembre—L'ouragan du nord-est s'est apaisé; mais il a fait de grands ravages, surtout parmi les bâtiments qui étaient le long de la côte. On ne compte cependant que deux victimes humaines, deux pêcheurs italiens, dont la barque a chaviré.

Le froid est intense dans tout l'Etat; il est tombé beaucoup de neige. Grandes pluies dans l'intérieur de l'Etat.

—Et Graffe?

—L'inspecteur Graffe est dans le couloir; il cause avec les témoins.

—Bien. Faites-le venir.

Graffe se présenta.

—Vous n'avez rien découvert de nouveau?

—Non, monsieur. J'ai pu seulement me procurer à la caserne du 66e cette photographie. Elle date de quelques mois à peine. Elle représente les gradés de la compagnie à laquelle appartenait M. Perrière, et le lieutenant y est représenté lui-même au milieu, debout, nu-tête.

En effet, au milieu d'un groupe de sous-officiers figuraient: l'un petit, gros, vieillot, c'était le capitaine; l'autre grand, bien découplé, souriant sous sa moustache retroussée, c'était le lieutenant Perrière.

Le juge d'instruction considéra longtemps la photographie, comme pour bien se graver dans les yeux, la physionomie de l'officier.

—C'est un bel homme, fit-il, en manière de conclusion.

—Oui, monsieur; et je dois noter que tous les soldats et sous-officiers à qui j'en ai parlé—discrètement—l'ont en haute estime.

—Naturellement.... On est toujours honnête homme, jusqu'au moment où l'on cesse de l'être. C'est l'histoire de M. de la Palisse qui, "un quart d'heure avant sa mort était encore vivant".

M. Chazotte prit une feuille de papier blanc, découpa, au milieu, avec des ciseaux qu'il prit dans son tiroir, un petit ovale; puis il scella les quatre coins de la feuille ainsi trouée sur la photographie, de façon à isoler du groupe la tête du lieutenant qui apparut alors, seule, dans l'encadrement improvisé, sans qu'on pût voir même le collet du dolman.

—Je vais montrer cette photographie aux témoins. Appelez-moi, pour commencer, la femme Sarrazin.

La blanchisseuse fut introduite.

Le magistrat instructeur lui montra la photographie:

—Connaissez-vous cet homme?

—Je ne pense pas, monsieur.

—Ressemble-t-il à celui que vous avez vu, la nuit du crime?

—Il m'est impossible de rien préciser, monsieur; je ne l'ai pas vu assez clairement.

Le jeune Leroy, employé de commerce, fut ensuite entendu.

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 3. Commencé dimanche 27 novembre.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil.

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME DU BOULEVARD HAUSSMANN.

Suite.

André de Carol interpella un des nouveaux arrivants:

—Ne perdez pas une minute, courez chercher un médecin, M. Mornay est gravement blessé, peut-être en se hâtant pourra-t-on le sauver.

Mais la servante le désignant du doigt, et, menaçante:

—Ne le laissez pas sortir, criait-elle, c'est lui l'assassin. Je suis arrivée au moment où il venait de tuer mon maître!

Suffoqué, André de Carol eut un haussement d'épaules.

Il s'adressa au concierge:

—Cette femme est folle, ne l'écoutez pas.

Je ne cherche d'ailleurs pas à quitter cette maison, et personne n'aura besoin de m'empêcher de partir. Faites ce que je vous dis, allez chercher un médecin.

Et, tranquillement, il rentra dans l'appartement et retourna auprès de la victime de Duverger.

Derrière lui le concierge se précipita, suivi des curieux que les cris de la servante avaient attirés.

Dans le bureau de l'ancien ministre tous ces gens, en proie à un sentiment d'horreur, se pressaient, commentant le drame qui venait de se passer.

André de Carol aperçut le concierge gesticulant et discutant avec ses compagnons, il s'impatienta:

—Ah! ça, m'avez-vous entendu, et faut-il vous répéter d'aller chercher un médecin?

Comme le cerbère faisait la sourde oreille, dédaignant d'écouter le banquier, celui-ci se dirigea vers la porte, décidé à aller lui-même chercher du secours.

Mais Mariette, qui le surveillait se précipita vers lui en criant:

—Ne le laissez pas sortir, c'est lui l'assassin, il va s'enfuir.

Il s'arrêta.

Déjà le concierge était à la porte du bureau et s'adressait aux gens qui étaient montés en même temps que lui.

—Gardez-le bien, moi je vais chercher la police.

Et comme André de Carol pâle, outragé par l'insulte du soupçon dont il était l'objet, essayait une dénégation, la servante lui jeta au visage un argument sans réplique:

—Oui, c'est vous qui êtes l'assassin, car comment seriez-vous entré dans cet appartement si mon maître n'eût été vivant pour vous en ouvrir la porte?

André de Carol ne daigna pas répondre à la servante.

Tranquillement, et sans plus se soucier des gens qui l'entouraient et dont il devinait l'hostilité, il se rapprocha du blessé.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ du concierge qu'un bruit se fit entendre dans l'antichambre.

—Voici un médecin, dit un des assistants.

—Et voilà les gardiens de la paix, ajouta un autre.

En effet, trois agents venaient d'entrer, parmi lesquels un sous-brigadier.

—Le concierge nous a assuré que l'assassin n'avait pu se sauver et même qu'on l'avait arrêté, dit le brigadier.

Où est-il?

—Le voilà, monsieur l'agent, dit Mariette en désignant André de Carol.

Celui-ci commençait à se rendre compte de la situation; une émotion terrible l'étreignit.

—Mais cette femme est folle ou elle a intérêt à mentir; je ne suis pas un assassin, je me nomme André de Carol. M. Mornay est mon ami, je l'ai trouvé râlant, et j'étais en train d'essayer de le secourir lorsque cette bonne est arrivée.

Que personne ne se permette de porter la main sur moi.

—Il a raison, objecta un monsieur à l'allure distinguée. Voyons, brigadier, monsieur n'a pas précisément l'air d'un assassin; cette fille fait erreur, son émotion l'égare.

Et devant la fière attitude de celui qu'on accusait pourtant formellement d'un crime monstrueux, les deux gardiens de la paix eurent un moment d'hésitation.

Un brouhaha indescriptible se produisit; tous les gens présents donnaient leur avis.

La voix du sous-brigadier domina le tumulte.

Allons, allons, fit-il à ses deux agents, emmenez-moi cet homme dans une autre pièce.

S'adressant alors à André de Carol que cet ordre avait exaspéré et qui protestait avec véhémence:

—Quant à vous, monsieur, toute résistance serait inutile. Vous vous expliquerez bientôt devant M. le commissaire de police. A tort ou à raison, cette femme vous accuse d'avoir assassiné son maître, je remplis mon devoir en vous arrêtant.

Mesdames, messieurs, veuillez vous retirer, personne ne doit rester ici.

Et tandis que les deux gardiens de la paix conduisaient M. de Carol dans la salle à manger, Mariette et le sous-brigadier poussaient les curieux hors de l'appartement.

II

L'ENQUÊTE.

Cependant la foule s'amassait au dehors sur le boulevard Haussmann.

On avait vu le concierge du 18 sortir affolé et courir jusqu'au coin de la rue Taitbout. Il avait ramené un gardien de la paix, puis toujours courant était allé en chercher d'autres au poste de l'Opéra.

Le premier agent avait fait fermer la porte cochère, y avait placé deux personnes avec l'ordre formel de ne laisser entrer ni sortir qui que ce soit de la maison.

Bientôt il avait été rejoint par